

tête à son cœur ; il se dirige vers un pin et se couche sur l'herbe. Il place son épée sous lui, tient son oliphant et tourne la tête du côté de la gent païenne, dans l'intention que Charles et tous les siens jugent que, noble comte, il est mort en brave et en vainqueur. Puis, il s'accuse de ses fautes, implore Dieu et pour le pardon de ses péchés, il offre le gant.... Roland est mort et Dieu a son âme dans le ciel. L'empereur arrive à Roncevaux ; il n'y a ni chemin, ni sentier, ni plaine qui ne soient jonchés de Français ou de païens. »

Immense deuil de Charles et de ses guerriers. Ils poursuivent les païens, et défont une nouvelle armée et prennent Saragosse. De retour en France, Charlemagne fait enterrer en grande pompe, dans un monastère de Bordeaux, Roland et les douze pairs. Puis on instruit le procès de Guénelon qui est écartelé à Aix-la-Chapelle.

Voilà en quelques mots le sujet que Turold a développé dans plus de 4,000 vers. Voyons comment le musicien-poète a fait passer dans son drame cette héroïque légende.

On peut comparer *la Chanson de Roland*, à ces vieilles armures qu'aucun ornement n'égaie, mais dont toutes les parties satisfont les rudes exigences de la vie militaire. En contemplant ces austères panoplies, on est pénétré des traditions poétiques attachées à ces symboles chevaleresques, à ces signes éloquents des âges guerriers, nourriciers d'une sève épique qu'on réclame en vain des civilisations moins naïves et plus élégantes. Or, nous vous le demandons, si le poème de Roland à Roncevaux prenait un corps aux yeux de votre imagination, l'affubleriez-vous de panaches et de manteaux flottants, ou le vêtiriez-vous d'une solide armure ? Certainement vous choisiriez le fer et non le velours. Aussi la vieille armure et le Roland de Turold parlent-ils un langage exclusivement épique. Le drame et sa traduction musicale,